

Échec à la Meije

*Nous avons cru que Jupiter règne au ciel,
en l'entendant tonner*
(Horace, III, 5)

Dans l'attente que me parviennent les articles modernes des courses de haute difficulté réussies chaque saison par nos jeunes camarades, je cède aujourd'hui à l'affectueuse pression de quelques amis demeurés fidèles, comme ils le furent jadis, aux montagnes de l'Oisans, par pure dilection.

La Meije est une des plus belles montagnes françaises, une des plus belles montagnes du monde. Chaque alpiniste garde en son cœur le secret espoir de « faire la Meije » et s'il l'a déjà faite, de la « refaire ». Cette grande course classique conserve un prestige que ne parviendront jamais à lui ravir totalement les exploits accomplis sur ses flancs et ses arêtes, qui cardent à près de 4000 mètres d'altitude les nuées légères du Haut-Dauphiné. L'histoire de sa conquête en fait avec quelques autres montagnes, comme le Cervin ou la Verte, l'une des plus glorieuses. La Meije est une cime redoutable en certaines conditions et la foudre frappe à coups redoublés ses hautes crêtes et sa tête altièrè, lorsque s'abattent soudain sur l'Oisans les orages d'été.

Au pied de sa grande muraille furent précipitées sur le glacier des Etançons des cordées étrangères ou amies ; sur le versant nord de nombreux alpinistes et des camarades qui nous étaient chers trouvèrent la mort, dans l'épuisement final, en vaines recherches du refuge de l'Aigle, invisible dans la brume polaire ; d'autres amis disparurent au pied de la face nord ou du couloir Gravelotte et la Meije garde jalousement le secret de leur mort. La Meije est une Déesse : elle a ses adorateurs, ses élus et ses sacrifiés.

La traversée de la Meije comporte toujours un intérêt exceptionnel et, réussie par une belle journée, des charmes indéfinissables. Mais le récit d'une course réalisée sans incident, pour intense que soit le souvenir qu'en gardera l'alpiniste, ne mérite plus l'honneur du récit dans les

revues de montagne, dont les colonnes sont consacrées désormais à des relations techniques de plus en plus brèves, exprimées généralement en de savantes équations, à l'usage des seuls initiés. Il semblerait maintenant suranné de dire qu'un itinéraire est difficile ou d'un passage qu'il fut exposé. Et le temps manque aux grimpeurs pour raconter de surcroît des histoires de neige ou de fleurs, de clarté lunaire ou d'avalanches.

En cette année-là qui me paraît fort lointaine, nous remontions le val des Etançons, les yeux fixés sur la Meije encore plâtrée des neiges printanières, attendant les alpinistes qui la graviraient pour la première fois de la saison. Nous étions pourtant en juillet déjà, et notre caravane était bien résolue à passer malgré l'enneigement tardif. La neige commençait aussitôt après le Châtelleret, les arêtes semblaient ourlées de menaçantes corniches, le temps paraissait encore incertain et il restait sans doute en réserve autant de neige dans le ciel que sur la terre.

Nous étions six : deux toulousains, quatre lyonnais. Au refuge du Promontoire, trois camarades venus de Grenoble s'ajoutèrent à notre groupe. Et ma pensée se reporte vers ces compagnons de jeunesse, dont les noms ne sont pas encore tous oubliés, mais dont plusieurs ont disparu : Arlaud, Zwingelstein, Paysio, tombés en montagne ; Aby, mort pour la France. Leurs ombres se lèvent à l'appel du souvenir et je vois briller leurs regards sous la faible lumière d'une lanterne pendue au-dessus de la table crasseuse du refuge du Promontoire. Le vent secouait les haubans, gémissait dans le couloir Duhamel, détachait des arêtes et du Glacier Carré des paquets de neige qui glissaient et tombaient avec des charges de pierres mouillées. C'était sinistre mais nous étions animés de la plus belle confiance.

Au cours de la nuit, le vent cessa et doucement la neige se mit à tomber. À

l'heure habituelle du lever du jour, il faisait encore nuit et la neige tombait toujours à gros flocons, comme en hiver. Mais tout-à-coup, vers huit heures, une aveuglante clarté inonda la cabane et fit papilloter nos yeux : le soleil ! Vite dehors : il a neigé toute la nuit et nous enfonçons nos doigts dans une couche de neige duveteuse à la porte même du refuge, sur les rochers qui constituent les premières prises de l'escalade de la Meije.

Rapide conseil de guerre ; au loin le ciel paraît nettoyé, le soleil fond la neige des vitres et de l'arête du Promontoire ; nous sommes en vacances pour plusieurs jours : tentons au moins une reconnaissance. Si nous sommes repoussés quelque part dans la muraille, nous aurons bien le temps de redescendre.

Et nous voici en route tous les neuf, en quatre cordées. Nous ne nous quitterons pas, nous nous reliaerons. Dans les cordées chacun guidera à son tour et chaque cordée passera en tête à tour de rôle.

L'arête du Promontoire est remontée sans histoire, la neige étant dégagée au fur et à mesure de notre marche, qui est forcément très lente. Dans le couloir Duhamel, la neige fraîche recouvre parfois la glace vive et nous multiplions les précautions. Le passage du mur Castelnau est sec et facilement franchi, mais toutes les vires de la muraille, au dessus, sont garnies de neige mouillée. Nous continuons tout de même. Les passages classiques : Dos d'Ane, cheminées et Dalle des Autrichiens, Pas du Chat sont relativement plus faciles que les traversées sur les vires enneigées, et les alpinistes qui eurent le privilège de gravir la Meije dans des conditions hivernales sont tous d'accord à ce sujet. Nous nous arrêtons au bas du Glacier Carré. Quelle heure est-il ? Un peu plus de midi, nous avons mis environ trois heures trente pour y parvenir. Devons-nous continuer ?

Le temps n'est pas beau, le ciel paraît maussade. Au loin les cimes sont voilées, mais plus près, le Râteau, le Bourcet, les Écrins restent nets sous leur parure de neige. Le Glacier Carré est immaculé, le Grand Pic au dessus de nous est également tout blanc, mais nous verrons.

Sagement, Zwingelstein arrête là sa cordée que nous reverrons demain ! Nous décidons, pyrénéens et lyonnais, de continuer, lentement, prudemment. On verra plus haut.

Nous enfonçons dans la neige jusqu'à mi-jambe, puis jusqu'aux genoux. Nous cherchons notre assurance dans les rochers qui, à gauche, bordent le glacier. Pas à pas, nous avançons. Le temps passe vite hélas. Mais nous arrivons enfin à la Brèche du Glacier Carré. Celui-ci nous a demandé près de deux heures d'efforts prudents.

Nouvel arrêt prolongé. Devons-nous poursuivre ou redescendre ? Le temps semble se gâter. La seule descente du Glacier Carré ne présente-t-elle pas dans les conditions actuelles, plus de danger que ce qui peut nous attendre plus haut ?

En route encore. Tout va bien jusqu'au Cheval Rouge et au Chapeau du Capucin que j'ai la grande joie de passer cette année en tête de la première cordée. Au-dessus la cordée pyrénéenne Laffont-Arlaud reprend sa place. La neige ralentit notre avance. Les heures ont passé, le temps devient menaçant ; de gros nuages barrent l'horizon et s'élèvent des vallées, au nord comme au sud. Dans le brouillard froid, nous atteignons enfin le sommet du Grand Pic. Il est cinq heures du soir environ. Nous distinguons à peine les arêtes dissoutes dans la brume. Notre aventure est-elle terminée sur cette victoire d'un jour ? Non, elle commence seulement.

Nous voici donc, ce soir six alpinistes au sommet de la Meije, fondus également dans le gris hostile et froid, piétinant la neige et les rochers glacés d'un espace aérien assez réduit, dont toutes les lignes fuient vers le vide. Qu'allons-nous faire ? Le jour tombe rapidement comme en un soir d'hiver. Au loin, des grondements, des roulements de tonnerre. Plus près, vers l'Est, une nuée mouvante qui semble parfois s'éclairer de lueurs mystérieuses. Et soudain, nous poussons des cris d'étonnement. Un spectacle étrange se déroule en direction du Pic central. Dans un halo de teinte indéfinie paraissent au loin des silhouettes blêmes se mouvant sur le ciel plus sombre : nous assistons à une manifestation du « spectre de Brocken » et nous en sommes les acteurs involontaires. Nos gestes sont répétés à l'envers par d'autres nous-mêmes suspendus entre ciel et terre. Puis peu à peu les silhouettes s'estompent, s'anéantissent dans le flou, un arc-en-ciel se forme au loin, dont les rayons

irisés filtrent encore un instant. Et le rideau tombe sur cet extraordinaire phénomène.

*
* *

Le rideau tombe sur ce spectacle étrange et la nuit aussi. Elle est venue très vite, tandis que les nuages autour de nous se sont reformés, nous emprisonnant dans leur obscurité sur le sommet même de notre montagne. L'orage se rapproche, le grondement du tonnerre grandit, et ses roulements sourds se répercutent dans les vallons de la Romanche et du Vénéon. La menace se rapproche. Nous écartons nos piolets et nos crampons et descendons de quelques mètres sur le versant nord-est. La foudre tombe vers le Pic Gaspard. Notre nervosité grandit comme à l'instant qui précède un grand danger. Une lueur fulgurante dans un craquement terrible : le coup a frappé les arêtes entre le Pic Central et nous. Et puis l'orage s'éloigne, les grondements s'espacent et vers huit heures du soir silencieusement la neige recommence à tomber...

Nous nous préparons à tenir. Enfouis dans nos sacs, serrés les uns contre les autres, nous sommes couchés, cachés dans les pierres, sous les pierres, à quelques mètres sur le versant nord, sous le sommet même. La nuit commence, et se poursuit. Nous sommes recouverts par la neige, puis celle-ci ne tombe plus. Le vent recommence son chant plaintif autour de nous, le froid devient plus intense.

Les heures passent, nous somnolons, remuons, grelottons. L'un de nous se lève, secouant la neige qui le recouvre, puis s'étend de nouveau. Nous claquons des dents, nous nous frictionnons mutuellement. Les heures passent... Et soudain, vers deux heures du matin, de grandes rafales de vent glacial balaient les nuages qui nous encapuchonnaient encore sur le Grand Pic. Sous nos yeux apparaît d'un seul coup le Doigt de Dieu, brillant de toute sa neige fraîche sous la lumière blanche de la lune. Les arêtes sont devant nous, les montagnes de l'Oisans, figées dans le froid sidéral forment un décor d'autre monde. Là-bas, au fond de la vallée, 2500 mètres au dessous de nous, quelques lumières dansent : c'est La Grave. Le froid est terrible, mais c'est à lui que nous

devons le retour d'une promesse de beau temps. Nous ne nous rassurons pas du spectacle, que nous n'oublierons jamais dussions-nous vivre toujours. Les heures passent ; les signes de l'aurore paraissent enfin au levant. Toutes les montagnes des Alpes Graies, du Mont-Blanc, du Valais, du Piémont et du Briançonnais se découpent de façon presque métallique. Une inquiétude nous envahit : le ciel reste terne. Le soleil ne se lève pas. Le froid demeure le même.

Vers six heures du matin, nous ne doutons pas qu'une dure journée commence. Nous ne comptons plus sur les rayons du soleil pour réchauffer nos membres raidis par cette nuit passée à quatre mille. Une décision s'impose dès que le thé est bu : nous tenterons la traversée malgré les conditions terribles de la montagne, qui se sont aggravées depuis hier.

Et notre seconde journée commence à la Meije. Les cordes sont en partie gelées mais cinquante mètres de rappel sont secs dans un sac et nous les lançons dans la face qui domine la Brèche Zsigmondy, car les vires et les rebords rocheux sont garnis de neige. Nous tenant aussi près que possible de l'arête, nous dégageons quelques emplacements pour fixer la corde et nous descendons tour à tour.

Nos doigts et nos membres sont encore engourdis et la neige fuit sous les pas. Le dernier rappel tiré nous sommes réunis tous les six sur une imposante corniche de neige de près de deux mètres qui obstrue toute la Brèche Zsigmondy, laissant place seulement sur le versant Sud, sous elle, à un rebord de quarante centimètres environ dominant de plus de mille mètres le Glacier des Etançons. Nous nous y fauflions et atteignons l'extrémité de la brèche contre la Tour Zsigmondy. L'accès de la cheminée à gauche est extrêmement délicat dans les conditions actuelles. Nous bataillons en vain, essayant à tour de rôle de sortir de la première partie de la cheminée, sur la neige fraîche qui recouvre la glace du versant nord. Le temps passe. Il faut renoncer. Qu'allons nous faire maintenant ?

Vers la fin de la matinée, nous avons la surprise de voir descendre vers nous en rappels, arrivant du Grand Pic, la cordée Zwingelstein, qui a passé la nuit au pied du Glacier Carré. Bref conseil de guerre.

Nouvelles tentatives désespérées pour passer la cheminée, rien à faire. La remontée du Grand Pic enneigé, tous rappels enlevés nous paraît impensable pour l'instant. Que faire ? Une idée encore plus insensée est émise et acceptée. Nous tenterons de descendre par le couloir Gravelotte, — qui n'avait jamais alors été descendu, puis de chercher un passage sur sa rive pour couper ensuite toute la face nord sous les arêtes, en direction du Glacier du Tabuchet.

Aussitôt dit, aussitôt fait. La descente commence en rappels, dans la neige qui recouvre la glace. Nous sommes les uns sous les autres à la verticale, dans cette effroyable glissière qui ne cesse que mille mètres plus bas, et qui n'avait alors été gravie qu'une seule fois.

La neige ne tient pas, la glace est difficile à tailler dans la position de descente, sur une pente quasi verticale au départ. Le froid qui règne dans ce sinistre couloir de la face nord est intenable. Nous descendons longueur de corde après longueur de corde, comme d'une échelle, sur la tête même du camarade qui précède. Mètre par mètre, pas à pas. La cordée Zwingelstein s'apprête à quitter la brèche alors que les nôtres s'échelonnent sur soixante à quatre vingts mètres dans le couloir. Les deux rives sont inabordables et nous nous rendons bien vite compte que non seulement nous ne pourrions pas nous en dégager, mais que nous risquons à chaque pas de provoquer un glissement de la neige et de tous être entraînés. Demi-tour. Nous remontons les uns après les autres, en prenant des précautions extrêmes pour ne pas lâcher prise, une seule faute pouvant être fatale à tous. Et vers trois heures du soir nous voici de nouveau réunis à la Brèche Zsigmondy...

Nous nous y reposons, consommons les dernières réserves alimentaires, partagées avec autorité et parcimonie par le D^r Arlaud. Plus d'hésitation sur ce que nous devons faire si nous voulons en sortir.

Laffont en tête, nous entreprenons la remontée du Grand Pic en sens inverse. Nous franchissons pour la seconde fois de la journée le sommet sans nous y arrêter, sans même jeter un regard sur le lieu de notre bivouac de la nuit. Sans désespérer nous nous lançons sur l'arête qui plonge au Chapeau du Capucin — Cheval Rouge. Nous prenons à peine les élémentaires

mesures de prudence, mais nous sommes soutenus par une confiance inébranlable. La descente du Glacier Carré ralentit notre marche. Comme hier à la montée nous nous serrons des rochers pour assurer la descente de chacun, pas à pas, car la neige fraîche ne tient plus, en cette fin de journée sur le versant sud.

Une courte halte au campement du Glacier Carré ; le jour baisse rapidement. Soudain, nous entendons parler un peu au-dessous de nous et nous avons la surprise de rejoindre deux alpinistes allemands, plus encore surpris que nous, qui descendent aussi. Partis le matin du Promontoire ils ont mis la journée entière pour gravir la muraille. Entre le Glacier Carré et le Pas du Chat, nous voici donc engagés tous les onze dans la descente. Nos deux étrangers, heureux au fond de n'être plus seuls, ne veulent plus nous laisser passer. Nous en prenons vite notre parti et continuons lentement dans la nuit qui commence. L'état de la montagne sur le versant sud est moins affreux que nous pouvions le craindre.

Mais peu à peu les prises deviennent invisibles et nous sommes finalement immobilisés vers huit ou neuf heures du soir, en pleine muraille, à quelques pas de la Dalle des Autrichiens. Sur une vire en écharpe, de cinquante centimètres de large environ, inclinée à quarante degrés, cordée par cordée nous nous échelonnons, liés les uns aux autres, la corde passée entre deux rochers pour éviter si possible une chute inopinée au cours d'un instant de sommeil.

Cette seconde nuit sera relativement clémente. Il fait beaucoup moins froid sur la face Sud qu'au sommet ; et puis nous sommes plus bas ; et nous avons l'espoir d'un temps meilleur.

Le silence des heures lentes de la nuit est parfois troublé par de soudaines chutes de pierres, de glace ou de neige tombant du Glacier Carré ou des arêtes, bondissant dans les couloirs voisins. Également par le bruit sourd du torrent qui monte au loin et roule dans la vallée des Étançons. Parfois nous frottons une allumette pour voir l'heure... La nuit, noire d'abord, semble un peu moins opaque, ou bien nos yeux s'accoutument à l'obscurité. Nous devinons, au delà du vide et d'un espace

immense, de grandes ombres noires : Pavé, Grande-Ruine, Râteau. La nuit de la Meije est une nuit fabuleuse. Onze alpinistes accrochés dans sa grande muraille en garderont indéfiniment le souvenir, libéré de tout ce qui, dans les heures mêmes, paraissait hostile ou dangereux.

Et pourtant c'est l'été de juillet. Sur les cimes d'Oisans, vaisseaux avancés du ciel méditerranéen, le soleil brillera aujourd'hui. L'aube du troisième jour pour nous se lèvera..

Vers la fin de la nuit les dernières masses nuageuses se mettent en mouvement vers le Sud-Ouest et quelques étoiles paraissent au-dessus du Bourcet. Puis toute la voûte céleste se pique de clous d'or. Les plans prennent leur place réelle dans ce monde minéral. Les pentes neigeuses du Pavé et de la bande Zsigmondy, plus proches de nous, reçoivent et diffusent une lumière pâle. Puis le ciel devient bleu clair et c'est l'annonce des signes de l'aurore. C'est la crête dentelée des Écrins puis les sommets du Pelvoux, du Pic Sans-Nom, de l'Ailefroide, qui reçoivent les premières caresses du soleil levant. Nous contemplons émerveillés, depuis notre perchoir, l'éveil d'une belle journée d'été, au cœur des montagnes de l'Oisans, dont les neiges d'hier se parent des lumières d'aujourd'hui.

Notre odyssee va prendre fin. Nous sommes glacés, nos membres sont endoloris, nos doigts gelés se blessent douloureusement au rude contact de la roche ; pendant plusieurs jours nous ne pourrions entreprendre de nouvelles escalades. Mais notre foi est intacte, car jamais nous n'avons senti faiblir notre confiance les uns dans les autres.

Dès que nous le jugeons possible nous entreprenons méthodiquement la descente, qui ne comportera pas de difficultés extrêmes. Seul le couloir Duhamel, dès les premiers pas, se révèle dangereux. La neige n'y tient pas et risque de partir en masse sous le poids des cordées. L'arête du Promontoire est enneigée mais facile. Enfin nous entrons les uns après les autres au refuge, vers midi. Nous défaisons ici, lentement, les nœuds de nos cordes, qui nous lient depuis plus de cinquante heures.

Ce soir, au tournant du sentier de la Béarde, nous nous trouverons nez-à-nez

avec nos amis et nous apaiserons leurs alarmes. Puis nous dînerons deux fois. Et avant de nous séparer nous devons longuement répondre aux questions des gens de la vallée, car ils sont persuadés que nous venons de vivre une effroyable aventure aux frontières de l'Inconnu.

Au fond, c'est peut-être eux qui ont raison. Mais alors, c'est la Meije qui n'a pas voulu.

Jean Carcagne

Revue Alpine n° 374, 1952, pp. 68-73